

JMB : Jean-Paul Chague, vous étiez au comité de lecture de *Hi.e.ms* et vous avez publié quelques textes dans cette revue : *Ce qui arrive* dans le n°1, *Choses de l'autre* dans le n°3, *division/dispersion* dans le n°5 : ces trois titres que vous avez choisis sont-ils révélateurs de ce qui vous préoccupe dans la vie et que vous cherchez à examiner via l'écriture ?

JPC : Oui, certainement. Concernant ces publications dans *Hi.e.ms* : le « ce qui arrive » nous a interrogés, nous interroge encore. Témoin, cette lettre, ce matin même, de Pierre Parlant : « Ce qui arrive n'arrive pas tel quel faute de quoi on n'aurait pas idée de ce qui arrive lorsque quelque chose précisément arrive, via l'incroyable événement de l'arrivée elle-même... » . Oui et qu'est-ce qui peut faire que l'on puisse souhaiter l'inscrire ? Les « choses de l'autre » et qui traversent l'intime et nous débusquent, comment les dire sans sombrer dans l'étalage du « sale petit tas de secrets » ? Quant à « division/dispersion » : lapidairement, je dirai : à temps divisés, homme divisé/dispersé. Cette notion de dispersion ira se prolongeant dans ce que je commettrai par la suite...

JMB : En 2005, deux livres de poèmes ont paru : *Une tentative d'exténuation* (La Main Courante éditeur) et *A.O.C.* aux éditions Contre-Pied (qui avaient déjà publié *Laisse au moins une phrase allumée* en 2001). Le premier est une suite d'une cinquantaine de poèmes de 14 « vers » diversement séparés par des lignes blanches, le second est un ensemble de près de trente poèmes de 11 « vers » là aussi diversement séparés par des lignes blanches. Un poème par page, est-ce « votre distance » ? Le même nombre de vers par page, est-ce là une contrainte qui permet à votre créativité (ainsi bridée) de s'exprimer au mieux ?

JPC : Sur ces dernières parutions : *Une tentative d'exténuation* a été le fruit d'un assez long travail et les interventions-conseils de Pierre Courtaud (l'éditeur) se sont avérées précieuses dans le souci d'éviter la dispersion, justement, et de maintenir une certaine tension. Entre autres, j'y voulais tout mettre : du quotidien aux réflexions « méta-quelque chose » en passant par les rapports poème-pensée ! ... 14 « vers » à chaque page, soit : Bernard Vargaftig (in *Europe* n° nov.déc.2005) et quelques autres y ont vu tout de suite des sonnets... Etait-ce bien mon intention initiale ?

Le second, ce bref *A.O.C.* est effectivement ainsi dessiné : un octosyllabe (...et j'entends d'ici quelques rires, mais la mémoire « effecteur de la langue », non ? cf. Jacques Roubaud, bien sûr) et dix lignes (qui sont et ne sont pas des vers). Cette forme m'est venue progressivement et correspond à tout ce que je fais depuis l'année 2000 (approximativement). Un mot sur cette « genèse » : lecture-relecture de Michael Palmer (*Sun* et *Notes pour Echo Lake*, entre autres) et celle d'Emmanuel Hocquard (*La théorie des Tables*, principalement) dont la teneur des ouvrages a pu me sembler commune (« l'intention ») et m'a aidé à saisir au travers de *Disparates* (titre donné à une parution de textes dans *Grèges* n°8 et 9) que l'on pouvait essayer, le plus simplement possible, de convoquer là, sur la page, notes, bribes, propos mariant diversité et simultanéité (?). D'où la nécessité, en onze lignes, de se montrer concis ou de faire assez vite. Cette « contrainte » -faible au demeurant- permettant d'éviter les débordements et le retour du sentimental-poético...etc. Soit d'en finir avec les « passions tristes », la déploration qui s'étale ici et là. Volonté aussi de mêler les registres. En ce sens, cette injonction, dans les carnets de Braque (chez P. Soulages aussi) : « Ecrire, ne pas décrire ; peindre, ne pas dépeindre ». Adieu donc au magico-religieux, aux vieilles postures (« le pâtre-promontoire » etc.) adieu aux saintes : Ste Immédiateté, Ste Révélation, Ste Transparence, l'imitation-reproduction sans recul, sans analyse ni réflexion. Je vais revenir sur ma mise en page, ma façon hasardeuse de « découper ».

JMB : Vous écrivez : « Comment sortir de la représentation / Que peut-on exténuer » . Cela peut-il pour vous s'apparenter à une quête de la réalité ? de la vérité ?

JPC : Il faut s'efforcer d'aller au-delà du « mur de représentations mortes » (cf. Christian Prigent in *Java* n°5) sachant, comme l'écrit le même, que « le réel (le dehors impossible) n'est pas la réalité » (*Ceux qui merdrent*, p.261). Sortir, mais comment ? (cf. la fameuse question : « Comment s'en sortir sans sortir ? ») On n'en sortira pas. Et en particulier de la « languemère », fût-elle une sacrée marâtre. Sortir du plus ras, du plus littéral. Couper le cordon. Tuer en soi les figures tutélaires. Sans doute le poème ne promeut-il que son impossible. Mais c'est de –et nonobstant- cela qu'il faut faire. Et résolument. (cf. A. Zanzotto, par

ex.). Même si, bien sûr, on n'exténue pas la phrase : au moins, essayer d' « amoindrir ce qui s'écrit/pour voir ce qui résiste ».

JMB : Dans vos poèmes, vous citez ou faites allusion aux travaux d'autres poètes et créateurs (peintres, musiciens,...). Par ailleurs, vous écrivez : « on me tient encore la main pour écrire ». Qu'est-ce à dire ? Peut-on rapprocher cela de « j'apprends à lire dans *Un ABC de la barbarie* ». Apprendre en tant qu' « élève », est-ce l'un de vos moteurs ?

JPC : Sans aucun doute. J'appartiens au peuple des « sans langue », des « sans nom » et j'entends les « maîtres de langue » : comment prétendre me mêler au « concert » (quoique, apparemment, des plus discordants) ? J'apprends et je prends un peu partout : « s'ouvrir aux multiplicités qui nous traversent » disait Deleuze. Sans calquer, ni reproduire. J'ai écrit que « le déjà pensé c'est du déjà mort ». Soit. Elève, je découvre qu' « on parle du fond de ce qu'on ne sait pas, de son propre sens, de son développement à soi. » (Deleuze encore, in *Pourparlers*). Apprendre à apprendre, oui, mais en apprenant quelque chose : tel tour, telle prosodie, telle utilisation du matériel (rythme, son, sens) et comment X ou Y fait-il, fait-elle passer cela ? Qu'est-ce qui (se) fait corps ? Ca recommence à chaque lecture. Plusieurs ont dit écrire avec et dans la langue des autres. Oui. Et le lire-écrire fonctionnant me renvoie vers d'autres lectures. Des chaînes peuvent se former, se reformer : Deleuze-Lewis Carroll-Spinoza-Mallarmé-Anne-Marie Albiach-Jean Daive-Bernard Noël-Blanchot-Bataille... Je lis : « Entre Deleuze et Wittgenstein il y a Reznikoff » (E. Hocquard, in *L'invention du verre*). Il est d'autres chaînes et celles-ci peuvent s'allonger, se modifier... Idem pour les peintres (souvent méconnus : tel Michel Carlin, tel photographe comme André Villers...) Chaque univers pouvant me requérir et m'ouvrir d'autres espaces. Rien d'original et à chacun son terrain (de jeux)... Le poème peut tout accueillir même si tout ne fait pas poème pour autant ! Même si la mise en langue est une autre affaire. Ambitieusement dit : « faire de sa langue une usine de retraitement » (j'avais écrit cela naïvement). J'apprends à écrire, donc, avec cette visée lointaine d'un jour y parvenir. Les autres créateurs évoqués me sont tout simplement indispensables pour vivre.

JMB : Mis à part les guillemets pour les citations, aucune ponctuation dans vos poèmes, certes certains mots ou phrases sont ici et là soulignés, mais qu'apporte cette absence de ponctuation ? Correspond-elle à votre rythme propre ? Lisez-vous à haute voix vos poèmes pour en formuler l'architecture (1, 2 ou 3 « vers » plus ou moins séparés par des lignes blanches) ?

JPC : J'ai (peut-être faussement) l'impression d'une plus grande liberté, en ne ponctuant pas, et de laisser ouvert. Sans me défier pour autant de la ponctuation. Et je sens, je sais quel douloureux apprentissage elle nécessiterait. Dans une prose d'environ trente pages (cf. *d'une robe rouge*, in *H.l.e.m.s* n°1) j'avais dû ponctuer. J'étais parti d'une seule phrase prélevée dans *Le manuscrit de 67* de Pierre Rottenberg. Occasion d'ailleurs d'une correspondance avec l'auteur. Sans doute ai-je cru que, concernant le dispositif de ces poèmes en onze lignes, ponctuer risquait de ralentir le rythme souhaité et, finalement adopté. C'est quelque peu simpliste, non ? Sentiment que ces problèmes s'estompent par le détour des blancs, des espacements, des silences. Quand c'est bien découpé, cela correspond à des mini-séquences différentes. Parfois, tel ou tel écart, plus ou moins important, peut paraître plus aléatoire, moins justifiable : je l'avoue. J'avoue et sollicite des circonstances...exténuantes. Il a pu m'apparaître qu'il y avait nécessité d'aérer, de respirer, de ménager des temps de reprise (le « second souffle » dont parlent les sportifs). Surtout la peur que des blocs de sons trop importants n'étouffent le propos... Et comment faire, à certains moments pour dérythmer, casser le risque de linéarité ? J'en suis, voyez-vous, au cours préparatoire, et encore ! Plus facile quand il y a des guillemets correspondants à de vraies citations...ou à des fausses, à des propos rapportés, à des détournements. Comment rendre alors sensible un (petit) ensemble à plusieurs voix ? Cela étant, oui, je lis souvent à haute voix ce que j'écris : pour vérifier si cela passe, ce qui alourdit, entrave. Bien sûr que si ça « grippe », j'arrête, modifie ou...jette. « J'enregistre le fait tel qu'il se présente » : oui, j'enregistre mais je « traite ». Tant d'autres questions m'(nous)assaillent : les rapports poème-pensée, la traduction du corps en langue, etc. La vieille taupe n'a pas fini de creuser !